

# COMME IL LUI PLAÎT

Alors que se tient sa première rétrospective suisse à Coire, Not Vital, occupé par ses chèvres et ses tours improbables, nous reçoit dans son château de Tarasp.



Texte LEONI HOF

**ARTISTE VOYAGEUR**  
Not Vital ne tient pas longtemps en place. Voilà belle lurette qu'il ne souffre plus du décalage horaire.

**SUR LE PIED DE  
GUERRE**  
«Le Sei Sorelle»,  
1987-1988.



Au Niger, on l'a surnommé «celui qui a perdu ses chèvres», façon de dire que la personne dont on parle n'a pas vraiment toute sa raison. Début 2000, à Agadez, les Touaregs s'étonnaient de voir ce Blanc acheter un bout de terrain pour y ériger une tour, afin de regarder les couchers de soleil, racontait-on. La vente a été conclue en une journée. Et peu après, la Sunset House se dressait dans le désert. Treize mètres de haut sur trois étages, reliés par un escalier extérieur. Dans le cadre

du projet *House to Watch the Sunset* (en français, «une maison pour regarder les couchers de soleil»), l'artiste Not Vital a l'intention d'en construire une sur chaque continent. Il en existe déjà en Indonésie, en Patagonie et en Amazonie. Une de ces sculptures praticables devrait voir le jour ici, en Suisse, mais c'est une entreprise de longue haleine. En attendant, on peut visiter la première rétrospective montrant ses travaux, réalisés entre 1964 et aujourd'hui, au Musée d'art des Grisons, à Coire.

Ce qui n'intéresse que très peu notre homme. Nous marchons à pas lourds sur le chemin qui monte à son

# «Il faut avoir une vision et une certaine dose de naïveté. J'ai les deux.»

NOT VITAL, artiste

château, et le voilà qui crie quelque chose en romanche à ses chèvres. Les animaux jaillissent de partout. Not Vital vient d'apprendre qu'il n'a toujours pas reçu d'autorisation pour son projet de construction. Depuis une année, ce Suisse de 69 ans se bat pour l'obtenir. Ensuite, ma foi, il ira en Norvège, car là-bas, sa tour est bienvenue. Le châtelain rumine. Depuis mars 2016, il possède le château de Tarasp (Grisons), dont il nous ouvre justement la porte. Si l'on franchit les montagnes, on arrive en Autriche ou en Italie. Not Vital est né à deux pas d'ici. Il veut transformer cet endroit en haut lieu culturel d'Engadine, avec de l'art contemporain à la place des vieilles armures. Pour l'instant, il continue à pester contre sa patrie, où tout va trop bien et qu'il faudrait inventer si elle n'existait pas. Il parle lentement, s'excuse de son allemand qui n'est pas parfait tout en remettant son chapeau de paille droit sur sa tête. Nous voilà assis au milieu de la salle à manger. Sur la paroi d'en face, un portrait de Joseph Beuys avec un lièvre sur l'épaule nous ob-



PREMIÈRE ŒUVRE  
«Chanal da tet», 1964.

serve. Le regard de Not Vital erre dans la pièce, aussi versatile que son esprit. L'artiste est hyperactif, cela se voit dans ses yeux sombres, comme s'il était complètement ailleurs.

Not Vital travaille sur tous les continents et dans presque tous les procédés artistiques: sculpture, peinture, impression graphique et architecture. Aussi loin que l'artiste voyage, ses origines sont toujours présentes dans ses œuvres. De même qu'un aspect social. Il a fait couler des bouses de vache dans du bronze et, avec le produit des ventes, soutenu un hôpital pour les victimes de brûlures au Népal. Au Niger, il a construit une école coranique en glaise, une pyramide sur les marches de laquelle les enfants s'assoient. Conçue pour 150 écoliers, elle en accueille 500 à l'heure actuelle. L'art de Not Vital change les lieux où il arrive. Il crée du potentiel. Ce sont des maisons dans lesquelles on ne vit pas mais où l'on observe des constellations. D'immenses langues d'argent, des boules de neige en verre de Murano. Ses œuvres sont simples, très esthétiques, elles plaisent. Son passage sombre en bois d'arolle fait ressurgir l'enfance. Il a aussi construit un tunnel de marbre de 50 mètres de long sur une île de Patagonie. Collaborer avec des artisans locaux lui tient toujours à cœur. En 2006, l'artiste est allé à Pékin. Il est ami avec Ai Weiwei, un voisin. Là-bas, d'après lui, l'ambiance ressemble à celle qui régnait à New York dans les années 80. Lorsqu'il n'est pas ailleurs, Not Vital fait la navette entre Sent et la Chine. Dans son village d'origine, on peut visiter le parc Not dal Mot, où nous nous rendons justement, dévalant la colline du château dans sa Mini



AU-DESSUS  
«Dreiländereck»,  
1970.

blanche. En route, il faut encore nourrir les chevaux. Des animaux gigantesques. Le parc se trouve pile à l'entrée du village. Il abrite des maisons que l'on peut escamoter dans le sol – ah, si seulement l'on pouvait faire disparaître aussi facilement toutes les constructions moches! –, une immense tour couverte de cheveux, une scène suspendue et un nid d'aigle à 17 mètres de hauteur. Une psychiatre américaine y aurait passé trois jours à fumer des pétards et à dormir pour soigner son anxiété. Content, Not Vital traverse son paradis personnel, ici, au bout du monde – à moins que cela n'en soit le centre?



PUISSANT  
«Big Drum», 1990.



JE EST UN AUTRE  
«Selfportrait as a Rice  
Farmer», 2010.

«C'est toujours  
une question de style.  
On le sent, ou pas.»

NOT VITAL, artiste

**BOLERO** Vos œuvres naissent-elles de votre peur de vous ennuyer?

**NOT VITAL** Lorsque j'étais enfant, nous n'avions ni télévision ni théâtre; c'était en effet une de mes craintes. Nous vivions très retirés, isolés. Nous faisons beaucoup de choses, nous construisons des cabanes. Mais la peur était là. Celle de devoir plus tard faire quelque chose de répétitif.

Alors vous êtes devenu artiste.

Ce n'est pas allé aussi vite. En Engadine, nous avons une tradition artistique, comme en Appenzell, par exemple, où l'on peint des inAlpes sur les façades. J'ai eu de la chance: le directeur du Kunstmuseum de Berne, Max Huggler, avait une maison ici. Quand j'avais 12 ans, je lui rendais souvent visite. Il avait une collection incroyable, c'étaient les premières peintures que j'ai vues. L'une des plus intéressantes était une image de Kurt Schwitters, *Ausgerenkte Kräfte* («forces déboîtées»). J'ai appris que les œuvres ne doivent pas toujours être sur une toile. Sur le chemin du retour, j'ai trouvé une gouttière en ciment, je l'ai ramenée chez moi et peinte en blanc. *Chanala da tet* sera exposée pour la première fois à Coire.

Vous avez dû avoir une scolarité terrible: vous étiez un marginal, ne vouliez pas devenir boulanger ou prof. Donc vous êtes parti.

Cela n'a rien d'atypique de partir d'ici. Ma famille s'est toujours battue avec son commerce de bois, elle n'a pas eu besoin d'émigrer en Italie. Mais impossible pour moi de survivre ici. Un prof de latin m'a dit un jour: «Tu ne seras jamais secrétaire.» Cela ne m'est d'ailleurs jamais venu à l'esprit. Depuis longtemps, j'étais mentalement absent. Plus tard, à l'université, à Paris, on n'apprenait pas grand-chose. A la fin des années 60, la politique était plus importante. Après mai 68, je suis allé à Rome. Je voulais devenir peintre, mais après avoir vu les œuvres du Caravage à l'église San

Luigi dei Francesi, cela m'a passé. J'ai eu un cirque, j'ai fait des performances dans la rue, avec John Paul Getty, par exemple. A cette époque, il a été enlevé par la mafia qui lui a coupé une oreille.

**BOLERO** A 26 ans, vous êtes parti à New York. Était-ce aussi palpitant?

**NOT VITAL** Tout le monde regardait vers l'Amérique, c'était la naissance du pop art. New York était en faillite. Lorsque mon père m'a rendu visite, il a été horrifié. Mais on avait de la place, on pouvait louer d'immenses espaces pour peu d'argent. On n'utilisait qu'une petite partie des lieux pour travailler et le reste pour faire la fête. C'était très international. Nous, les artistes, nous sommes toujours tenu les coudes. La musique était très importante, Patti Smith, par exemple: j'ai des dessins d'elle. J'avais pris un aller simple pour New York, je n'avais pas de plan B.

Comment trouvez-vous les endroits où vous réalisez vos rêves?

Nietzsche a écrit: fatigué de chercher, j'ai appris à trouver. Il faut avoir une vision et une certaine dose de naïveté. J'ai les deux. En arrivant à l'aéroport, déjà, on sait quand on est au bon endroit.

Êtes-vous impressionné par vos propres réalisations?

Oui, quand je pars d'ici pour aller dans un pays totalement différent, par exemple lorsque je construis quelque chose au Sahara. Là-bas, le bon sens compte plus que les règlements. Il faut rencontrer les gens d'égal à égal, sinon cela ne marche pas. J'en ai vu de toutes les couleurs en Afrique; beaucoup d'autres auraient jeté l'éponge. Mais pas moi. J'ai des rêves. Les réaliser, c'est ce que je peux faire de mieux dans ma vie. Lorsque je suis allé dans le désert

à Agadez, je n'étais pas le seul Blanc, mais les autochtones trouvaient que j'étais différent: «Lui, il essaie de courir comme nous.» Montrer que l'on peut faire les choses différemment est le devoir de l'artiste. Construire un parc pour les enfants, par exemple, est quelque chose de facile, alors que c'est compliqué d'en réaliser un pour les adultes. A vrai dire, celui-ci, je l'ai créé pour moi. Et quand un visiteur se laisse inspirer comme moi à l'époque, tant mieux.

En fin de compte, qu'est-ce que vos œuvres font de nous?

Ce qu'elles veulent...

«NOT VITAL. UNIVERS PRIVAT»  
du 9 septembre au 19 novembre  
au Musée d'art des Grisons, à Coire,  
buendner-kunstmuseum.ch.

POINT DE  
FUSION  
«700 Snowballs»,  
2015.

